

Nous sommes à l'extérieur. Il y a des huîtres, il y a du vin blanc et des citrons et tu es invité(e) à manger et à boire pendant que tu regardes une bulle de graisse et de cartilage creuse, de la taille d'une clémentine. Tu la coupes en deux. L'intérieur est humide et partiellement recouvert de poils de différentes tailles.

La peau est le premier obstacle. Des réactions corporelles, le rougissement est la plus belle, évidente, volatile, et la moins contrôlable. Le rougissement résulte de la mise en évidence d'un espace jusque là confidentiel.

Quand les espaces confidentiels deviennent partagés, ils peuvent enclencher un changement de couleur à la surface. C'est ce changement de statut d'un espace qui nous intéresse. Nous aimerions rougir.

Nous aimerions rougir au même moment que vous.

Pour l'instant nous sommes encore loin de ce moment. C'est quelque chose que nous partageons. Nous sommes ensemble.

Nous nous référerons à nous. Nous, ici et maintenant. Est-ce que le simple fait d'être là, ici et maintenant, veut dire que nous sommes ensemble? Nous, ça fait penser aux feux, à l'âge de glace. « Il faut que nous partions. Il faut que nous allions vers le Sud ». Nous, dans un Igloo, emballés dans des fourrures, dans une luge, entouré de loups dans la Taïga. Nous, les accidents que tu as eus en mon absence deviennent les miens. Nous sommes là. Nous sommes seuls.

Est-ce que nous disparaissions quand nous disons nous? Ou quand nous sommes nous?

Il y a moins dur que devenir rouge. Bailler et tousser, par exemple. On va au théâtre, on voit de la fumée et on se met à tousser avant d'être atteint par la fumée. On tousse aussi pendant les interludes d'un concert, entre les mouvements d'une symphonie... Ou on se gratte ou... on est pris d'un fou rire.

On m'a parlé d'une épidémie de fou rire en Tanzanie. Elle a eu lieu au village de Kashasha dans les années soixante dans un pensionnat pour filles tenu par des missionnaires. Une crise de fou rire de trois jeunes filles s'est répandue en quelques semaines dans l'ensemble de l'école, touchant 75% des élèves entre 12 et 18 ans. L'épidémie ne touchait que les enfants et les jeunes adultes et pas du tout les enseignants. L'école a été fermée et

pendant sa fermeture le fou rire s'est propagé dans les villages des élèves et ensuite dans les écoles des villages voisins. L'épidémie a duré plus de six mois, entraînant la fermeture d'une quinzaine d'écoles et affectant plusieurs milliers de personnes dans la région.

Après avoir écarté l'hypothèse d'une origine bactérienne, virale ou alimentaire on l'a considérée comme un phénomène purement psychologique, une preuve de l'aspect contagieux du rire et un exemple d'hystérie collective. On la compare à la danse de Strasbourg du début du XVI^e siècle, où une dizaine d'habitants se sont mis à danser jusqu'à l'épuisement et même la mort, sans raison apparente. Au début ce n'était qu'une femme qui dansait sans fin dans les rues. D'autres personnes se sont mises à l'imiter et à la fin de la semaine, une trentaine de personnes dansaient. À la fin du mois ils étaient des centaines. Il y en a qui n'ont pas survécu et qui ont succombé à l'épuisement et à des crises cardiaques. Souvent les femmes étaient atteintes les premières. On considère cette danse comme un acte de libération, analyse faite également pour celles / ceux atteints par la *Tarantella*, une maladie qui sévissait au moyen-âge près de la ville de Tarente au sud de l'Italie. On la croyait causée par la morsure d'une araignée qui provoquait une profonde léthargie parfois accompagnée de chutes catatoniques. Ces troubles ne pouvaient être soignés que par une intense agitation qui était obtenue puis

canalisée par une musique et une danse effrénée. Elle durait pendant des heures, parfois des jours, et plusieurs instrumentistes jouaient en continu pour assurer un flux musical ininterrompu. Elle légitimait des mouvements et expressions corporelles dans une région où les prescriptions de l'Église contre toute forme de danse étaient bien sévères. La plupart du temps, les tarentulé(e)s, encore une fois majoritairement des femmes, reprenaient les mouvements de l'araignée, renversés en arrière, en marchant sur ses mains, le dos courbé et en se balançant comme suspendus à la toile.

Et pleurer ? Est-ce qu'on pleure plus facilement seul ou accompagné ?

Tu t'es déjà demandé à combien on pleure « ensemble » dans une salle de cinéma ? Est-ce que tu as déjà pleuré pendant un spectacle ? Quand est-ce que tu pleures ? Et comment pleures-tu ?

Tu pleures en silence ou tu pleures à voix haute ? En compagnie ? Ensemble ? Ou plutôt seul ? Est-ce que c'est plus rare de pleurer ensemble que de rire ensemble ? Il y a des personnes qui pleurent au coucher du soleil. Il y en a qui applaudissent. Personne ne rougit seul chez soi.

Je crois que la performance que je préfère a eu lieu dans les années 70, je ne l'ai jamais vue et je ne me souviens pas du nom de son auteur. Il est

probablement américain, il vit aux États-Unis au moins. J'imagine que c'est un homme, pas une femme, mais ce n'est pas intéressant, ça dit plus sur moi que sur la démonstration.

Il est debout devant vous et il retrousse les manches de sa chemise ou de son sweat-shirt. C'est le bras gauche. Il commence à caresser une zone de dix, quinze centimètres entre la paume de sa main et le creux de son bras avec sa main droite. Une chose pareille peut durer longtemps. À un moment la peau commence à devenir rouge, à gonfler de plus en plus et puis elle est brisée par les mouvements continus de la main droite. Je crois que la routine s'arrête au moment où il y a assez de sang, quand on voit des muscles ou quand tout le monde est parti.

Hier j'ai lu que la démonstration avait duré une heure et que ce que j'appelais des caresses était qualifié de frottement. Ce que j'ai vu me fait penser qu'elle a eu lieu dans un restaurant. Peut-être il y avait un rendez-vous, un tête à tête ou quelque chose à deux, pas une invitation généralisée, mais je suis convaincu qu'au final il s'est trouvé seul, avec son appareil photo.

Ta perception change si t'es seul ou non face à quelque chose. Tu te fais des idées avant et quand tu arrives. Si tu viens seul ou si tu viens accompagné ou si tu as convaincu ou simplement parlé à quelqu'un, de comment c'était ou c'est ou ça allait

we are gathered here today to Remember

être bien. Tu ne supportes pas de voir tes amis s'ennuyer devant quelque chose que tu aimes. Tu finis par ne plus supporter d'y aller avec eux.

T'as vu le film *Cris et chuchotements* de Ingmar Bergman ? Je ne sais pas si je le verrais un jour. J'ai lu le scénario et il paraît que tout le décor est rouge. Les tapis, les rideaux... Ce qui me touche le plus c'est ce que Bergman dit par rapport à ça. Il dit, que depuis son enfance, il s'est toujours représenté l'intérieur de l'âme comme une membrane humide et rouge. Il dit que ce décor rouge répondait à un désir absurde et jamais assouvi de communication et de relation ; une base pour mettre les êtres en mouvement ; une tentative assez maladroite de briser l'isolement et la distance.

Un poil émerge, une brise, un lapin rencontre un hérisson. Il se moque de la forme des jambes du hérisson, qui, plutôt content de ses jambes, finit par lui proposer de parier de l'argent et une bouteille d'alcool sur une course d'un kilomètre. Ils se préparent, ils commencent la course, et en s'approchant de l'arrivée, le lapin, qui jusqu'ici était sûr de sa victoire, se rend compte que le hérisson l'attend déjà. Le hérisson prend l'argent et la bouteille et accepte une revanche. Ils refont la course avec le même résultat et au bout de 74 reprises le lapin meurt d'épuisement et le hérisson part de l'arrivée pour retrouver le deuxième hérisson au départ. Tous

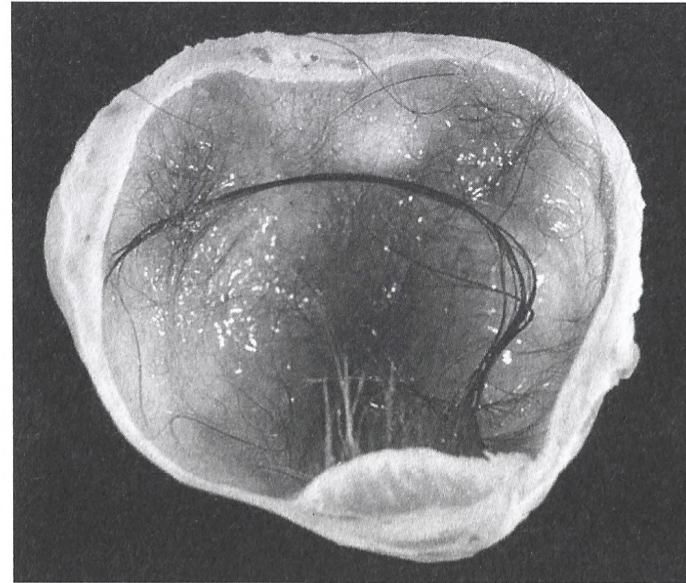


Image : *Téatome*, photographie d'Ed Uthman
(domaine public 2002)

les deux avaient salué le lapin à chaque reprise en disant : tu as été vite, mais, me voilà, je suis déjà arrivé. C'est ce dédoublement qui permet d'être ici et ailleurs, non, c'est ce qui permet d'être ici et ailleurs, qui nous intéresse, aujourd'hui.

Si nous étions dehors, nous rentrons maintenant. Nous déposons ou remplissons nos verres, nous allons dans la cave, un lieu bon pour être tout(e) seul(e). Un espace marqué, isolé, enclos, un espace propre, un lieu de recueillement. Un lieu à soi. Un



JEUNE FILLE AVEC PLATEAU DE FRUITS

Titien, vers 1555

(d'après Lavinia, la fille de l'artiste)

huile sur toile, 102 × 82 cm

Berlin, Gemäldegalerie

lieu... Une île... à soi. Île, en anglais Island, on le prononce : I-land = la terre du moi.

Entouré de murs, emmuré, dans cet espace enclos, ce site d'intériorité, le moi s'enferme à double tour, se rétracte dans son espace propre, telle une tortue dans sa carapace. Ainsi, le monde ne parvient plus que sous la forme d'une rumeur. On le perçoit vaguement, là-bas, dehors. Juste comme un bruit, un bruit parasite, oui. Descendre à sa cave ? C'est descendre dans les coins et recoins dans lesquels on ne descend pas si souvent que ça je pense, oubliés par l'immensité et le brouhaha des surfaces.

Combien de sensations, d'images même on a de plonger !

Plonger dans sa baignoire par exemple et s'absenter.

Plonger et entendre le monde s'assourdir.

Monde sourd, monde lointain...

La tête à fond dans l'eau : s'abstraire.

*Abstrae*se... en apnée,

pour une durée PAS IN-déterminée.

S'abstraire, descendre

et se laisser... être... là.

Pour une durée PAS NON déterminée...

écoute, liquide, de l'intérieur de sa tête.

Apnée jusqu'à la limite de sa respiration,

jusqu'à la limite de sa résistance...

tenir le cap.



SALOMÉ ET LA TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE
Titien, vers 1550
huile sur toile, 87 × 80 cm, Madrid,
coll. Musée du Prado / Royal Collection
(Royal Palace, Madrid, secretaria de Estado)

Je ne suis pas convaincu que battre un poulpe mort contre le sol ou un mur à d'innombrable reprises, ne serve qu'à assouplir sa chair.

Une huître, je l'ouvre, je la touche avec un ongle, un doigt, une goutte de citron pour voir si elle est encore vivante, je l'avale vivante tout de suite ou je la fais exploser entre mes dents, dans ma bouche.

Sur une île dans l'extrême Est de l'Allemagne en hiver la seule source de protéines c'était la chasse aux corneilles. Elles ne sont pas difficiles à attraper si on a des filets immenses. Ce qui est compliqué c'est d'enlever les corneilles du filet et de les amener à la maison. Il faut les tuer sur place et parce qu'on a besoin d'une main pour tenir le bec, et de l'autre pour immobiliser les griffes ou pattes de l'oiseau, le seul moyen qui reste pour les tuer, c'est de leur casser le cou en mordant avec les dents.

Je chante *Somos* de Chavela Vargas.

and the experiences we have not had